

Jean S. FICTET : Les Indiens de l'Amérique du Nord - IV,
L'histoire des guerres indiennes (1ère partie)

5 décembre 1960.

Au cours de trois entretiens antérieurs, Monsieur J. Pictet avait présenté la nature de l'Indien des Prairies, puis sa vie matérielle et spirituelle. Pour sa quatrième conférence, il exposa un premier chapitre des guerres indiennes livrées par les autochtones aux envahisseurs européens, guerres compliquées par les rivalités intertribales.

Si, au Xme siècle, les Vikings venus du Groenland eurent affaire avec les Indiens du Vinnland (Maine), il faut attendre les incursions des Espagnols, avec Ponce de Leon et plus tard de Soto, en Floride et chez les Pueblos du sud-ouest des actuels Etats-Unis, pour dater les premiers faits d'une longue et inexpiable histoire de guerillas, de massacres, de représailles, de trahisons réciproques, d'embuscades dressées par de petits groupes de guerriers à de minces effectifs ennemis. Les inimitiés franco-anglaises du XVIIIme siècle se poursuivront au Canada. Cependant la politique expansionniste des Etats européens ne doit pas faire illusion : la guerre de la prairie ou de la forêt ne peut être comparée à celle d'Europe.

Les villages de la Nouvelle-Angleterre eurent souvent bien des difficultés pour survivre en marquant le pas, entre deux périodes d'empiétement sur les terres indiennes. A ce moment, que ce soit au Massachusetts, en Virginie, à Rhode-Island, à Boston, le contact est établi, trop souvent sanglant, malgré les Hiawatha, les Pocahontas ou les William Penn. Les noms des Iroquois, des Mohegans, des Hurons, des Algonkins, des Delaware, des Eriés, des Narrangassetts, des Pequots, deviennent célèbres : ces tribus s'entr'égorgent fraternellement ou attaquent les protecteurs des unes et des autres.

Les Français du Canada, avec leurs amis Hurons et Algonkins, ont fort à faire contre les Iroquois de New-York, armés par les Hollandais de Manhattan. Non seulement les conflits tribaux ou européens troublent la vie des paléoaméricains, mais des rivalités commerciales, engendrées par la recherche du monopole des fourrures par les envahisseurs, créent et détruisent des alliances et suscitent des attaques sans merci aussi bien du côté indien que blanc.

Cette première période est le fait de colons groupés ou de commerçants plus ou moins soutenus par des détachements de troupes régulières, aux faibles effectifs, même si par exemple les pèlerins du May Flower font figure d'individualistes. L'initiative de ceux qui voulaient vivre libres hors d'Europe arriva à anihiler petit à petit les autochtones par le mousquet, la maladie, l'alcool, la démoralisation ou

le tomahawk d'autres indigènes. L'impérialisme iroquois qui faillit expulser les Français du Canada souligne la division des peuples à peau rouge compliquée par les intrigues européennes,

La Société suisse des Américanistes exige l'objectivité dans les communications qui sont présentées lors de ses réunions. Monsieur Jean S. Pictet, malgré l'amitié visible qu'il porte à ses chers Indiens, se garda de tout commentaire subjectif. Au contraire, il apporta une quantité impressionnante de faits historiques, de noms, de dates, de lieux, il débrouilla les embûches dressées par des historiens trop souvent partiels, dans un sens ou dans l'autre. Nul doute que les prochains exposés consacrés aux séquelles des guerres européennes dans l'Amérique du Nord par les Anglais et les Français, qui affectèrent tragiquement les Indiens, puis la lutte des jeunes États-Unis contre les Peaux-Rouges seront aussi intéressants que cette introduction.

G. L.

Jean-Louis CHRISTINAT : Onze mois avec les Indiens du Haut et Moyen Xingú (Brésil).

20 janvier 1961.

Parti au Brésil comme spéléologue, M. Jean-Louis Christinat a été séduit par la vie des Indiens; aidé par son tempérament sportif et son esprit ouvert, il a passé près d'une année dans la région du Haut et Moyen Xingú, spécialement dans la tribu des Camayura.

Cette petite communauté est régie par une organisation bien connue des américanistes et son genre de vie ne s'écarte guère du schéma classique. Le choix de l'emplacement des villages obéit à des motifs d'urbanisme, d'hygiène et de sécurité; chaque maloca peut loger une trentaine de personnes dont les hamacs sont suspendus en étoile en partant des mâts centraux. Groupées autour d'une place, elles entourent la hutte centrale du Yacui, interdite aux femmes et devant laquelle a lieu le conseil régulier des hommes. La construction des cases (7 à 8 m. de haut et 25 m. de long, avec deux mâts centraux) est le résultat d'un travail communautaire. Lorsque l'une d'entre elles se dégrade, on la rase et l'occupant, après s'être assuré une réserve de nourriture suffisante, la reconstruit avec l'aide de ses compagnons.

Les ustensiles, poteries etalebasses, ainsi que quelques paniers conservent les biens matériels de ces gens dont la journée, doucement laborieuse, est entrecoupée de bains fréquents. La base de leur alimentation se compose de poissons, de manioc et de bananes (le bananier sauvage ayant été replanté près des cases); avec des arcs, la bana-